

Néanmoins, malgré cette inégalité de forces, malgré les entrailles des victimes, toujours consultées et dédaignées presque toujours, Othon ne pouvait tarder davantage; il quitta Rome (14 mars). Le moment était malheureux. C'était, pour les dévots aux cultes de l'Orient, l'époque de la fête de la Mère des dieux, fête douloureuse, et que l'on appelait *le jour de sang*. C'était, pour les dévots au culte romain, la quinzaine pendant laquelle se faisait quotidiennement la procession des boucliers sacrés (*ancilia*); les rites interdisaient en ce temps les opérations militaires et même les voyages. De plus, le Tibre débordé couvrait encore le champ de Mars et la voie Flaminia par où devaient passer les troupes. Enfin, comme si les dieux se fussent entendus pour lui barrer le chemin, jusqu'à vingt mille (six ou sept lieues) de Rome, l'inondation et les décombres gênèrent la marche des soldats. Othon partait en dépit des présages, des rites et des dieux¹.

Il pouvait du moins compter sur l'amour des soldats.

rieurement par Néron en Italie. — *Spiculatores, evocati* (garde du prince). Tac., I, 6; II, 11.

Sur la légion *Adjutrix*, voir encore une inscription de Galba conférant le droit de cité romaine à des vétérans (étrangers) de la légion *adjutrix*, du 21 décembre 68. Orelli, 737.

1. Tac., I, 74, 75. Suet., *in Oth.*, 8. — Sur les rites : Tac., I, 89, et Suet., *ibid.* — Sur les *Ancilia* : Polyb., *in Excerpt. legal.*, 23. Ovid., *Fast.*, III, 377. *Kalendarii veteres*. Denys Halic., II, 18. Liv. XXXVII, 33. — Sur la fête de la Mère des dieux : Pseudo-Tertull., *in Carmine ad senat.*, 19. Pollio, *in Claud.*, 4. Ammian. Marcell., XXIII, 241.

Othon avait une de ces natures que l'on peut réprover, mais qui séduisent; natures intempérantes, désordonnées, vicieuses, mais à l'attrait desquelles on ne résiste pas. Dans cet homme, dont les antécédents étaient si déplorables, il y avait quelque chose de César; débauché comme lui; endetté comme lui, parfois même s'avalissant comme lui, mais sachant comme lui plaire aux hommes et les gagner. Sans la triste éducation de la Rome impériale, sans les avilissements du palais, il eût pu être César au lieu d'être Othon; il avait ce mélange de magnificence aristocratique et d'affabilité populaire, de rouerie au fond, de séduction au dehors, d'avidité et de prodigalité, qui a fait Alcibiade à Athènes, Retz à Paris, Fiesque à Gênes, les tribuns les plus entraînants et les plus dangereux. Il avait même cette absence de haine, cette facilité à pardonner, ce penchant naturel à la pitié, cette sorte de bonhomie élégante qui fait le plus grand mérite de César et la plus grande compensation à ses vices. Othon avait séduit Néron; il avait séduit les soldats, il avait séduit même le sénat. Le peuple, réduit à ne faire que des vœux pour lui, les manifestait par des acclamations ardentes jusqu'à la servilité. Les prétoriens qui l'avaient fait étaient prêts à le défendre comme leur œuvre, et marchaient pour sa cause avec un courage enthousiaste et étourdi.

De plus, Othon donnait l'exemple. Ce voluptueux eut un élan de courage désespéré. Cet homme qui

n'avait jamais porté les armes, cet homme habitué à la perruque et au fard, petit de taille, marchant mal et dont les traits rappellent le visage efféminé de Bacchus, fut éveillé comme Sardanapale par l'imminence du péril ; il endossa une cuirasse de fer, mit le casque sur sa tête, laissa pousser sa barbe et sa chevelure¹, marcha à pied en avant des troupes, brava les intempéries de la saison, les fatigues des marches et des campements. C'était une merveille qu'un César soldat ; depuis Tibère nul prince n'avait fait sérieusement la guerre. Quand le mari de Poppée devenait un guerrier, que ne pouvait-on pas espérer ?

Mais (et il y a ici une grande leçon) ces vertus soudaines ne se soutiennent pas sans un immense effort. Il ne faut pas croire qu'on puisse impunément avilir sa jeunesse dans les turpitudes de l'adulation et de la débauche, restant toujours maître de se relever et de devenir à jour dit un héros. Pour jouer un grand rôle à une heure marquée, il faut l'éducation pure et la vertu devenue habitude ; il faut au moins le travail et les douleurs du repentir. L'histoire doit mettre son honneur à montrer de telles choses et à ne pas réhabiliter en une minute l'homme qui n'a longtemps vécu que pour lui-même et que le péril élève un instant au dessus de lui-même. Elle doit témoigner quelle est en cela l'infirmité du roué, et par où il est inférieur à

1. *Horridus, incomptus famæque dissimilis.* tac., II, 11.

l'homme de bien. Sardanapale eut aussi un éclair de courage, mais ce ne fut qu'un éclair, et il se réfugia bientôt dans la ressource des voluptueux désespérés, dans le suicide. Othon devait finir comme Sardanapale.

Et ce qui était vrai du prince était vrai de ses amis, de ses compagnons, de ses soldats. Toute cette Rome impériale, après des années de servilité et de débauche, avait cru pouvoir s'improviser héroïne. Les prétoriens, soldats désœuvrés et arrogants, gâtés par les empereurs, parce qu'ils faisaient les empereurs, avaient cru pouvoir, dans un accès d'enthousiasme, se transformer en vrais soldats romains. Mais trop de Césars étaient sortis de leur caserne pour qu'il en pût sortir de bonnes troupes. L'enthousiasme pouvait leur donner du courage : il ne leur donnait pas, ce qui est plus encore, la patience et la discipline. Ils pouvaient faire la guerre avec ardeur, ils ne pouvaient la faire longtemps. Comme les troupes enthousiastes de tous les siècles, ils ne devaient avoir que trois mots : au moment de l'attaque : *En avant !* au premier revers : *On nous trahit !* au dénoûment : *Sauve qui peut !*

Jusqu'à un certain point, du reste, il en était de même dans les deux partis ; et, entre deux armées servant l'une et l'autre comme des volontaires plutôt que comme des soldats disciplinés, la campagne ne devait pas être longue. La nature singulière de ces

troupes fit naître des incidents étranges. On vit à Plaisance les soldats othoniens, à la première annonce des maraudeurs de Cécina, prendre feu, crier à l'ennemi, s'insurger contre leur général qui voulait attendre, l'obliger à les conduire dans la plaine. Puis, quand ces excellents prétoriens, qui n'avaient jamais campé qu'au milieu de Rome, eurent à former un camp, à creuser des fossés, à élever des remparts de gazon, comme les légions romaines le faisaient chaque soir, ils commencèrent à trouver ce genre de guerre bien fatigant ; ils s'aperçurent que Cécina ne paraissait point encore ; et, revenant à l'avis de leur général, ils se laissèrent ramener dans Plaisance. Dans le camp de Vitellius, le sangfroid et la discipline n'étaient guère plus grands. Valens ayant voulu détacher de son armée les Bataves, toujours en querelle avec les Romains, les Romains se mettent aussitôt à regretter et à pleurer les Bataves. Ils s'insurgent, ils jettent des pierres à Valens ; ils courent à sa tente ; ils en fouillent le sol pour voir s'il n'y a pas caché des trésors. Valens s'était enfui déguisé en esclave. Pour calmer ce tumulte, le préfet du camp, devenu chef de l'armée, employa un singulier moyen. Il fit cesser tout service militaire ; point de ronde, point de sentinelle, point de mot d'ordre. Les soldats, refroidis, commencent à rougir de n'être plus traités en soldats. Ils questionnent, ils s'inquiètent, ils se repentent, ils s'humilient, ils demandent pardon. Valens reparait, sous son misérable habit,

triste, abattu, versant des larmes (dans ce temps-là les généraux pleuraient). On se réjouit de le voir vivant, on le plaint, on l'admire, on le vénère, on le prend dans les bras, et, au milieu des aigles réunies, on le reporte sur son tribunal. Tels étaient ces hommes, extrêmes en toutes choses, comme dit Tacite ¹, violents, impétueux, mobiles : singulière fournaise que ces camps qui réunissaient toutes les races, toutes les langues, tous les instincts, toutes les passions !

Mais les vitelliens avaient du moins pour eux le nombre, l'habitude de la milice, l'ardeur de l'attaque, la supériorité de celui qui veut conquérir sur celui qui veut conserver. Les othoniens n'étaient pas approvisionnés de courage pour plus d'un mois ; au 10 avril, la lassitude était universelle chez ces héros du mois de mars. L'armée, la cour, le prince, tous demandaient à en finir, et ce fut cette hâte d'en finir qui perdit tout.

Il y aurait eu en effet tout profit à attendre. Cécina, qui d'abord s'était inutilement brisé contre les trois places de Plaisance, de Pavie (*Ticinum*) et de Crémone, têtes de pont de la ligne du Pô ; Cécina avait été enfin rejoint par Valens, et opposait aux troupes d'Othon une masse qui leur était bien supérieure. Mais, d'un autre côté, celles-ci attendaient de prochains renforts : deux mille hommes, avant-garde

1. Ut est vulgus utrinque immodicum. Tac., *Hist.*, II, 27-29. — Sur ce qui précède II, 18, 19.

des légions danubiennes, venaient de les rejoindre ; le reste entra à cette heure en Italie. Les légions de Mésie étaient à peu de distance d'Aquilée. La saison s'avancait ; les premières chaleurs devaient être terribles pour les soldats germains de Vitellius, inaccoutumés au ciel du midi ; la maladie allait combattre pour Othon. C'est ce que lui disaient ses conseillers militaires, soldats sérieux, vieux généraux, entre autres ce Marius Celsus, qu'il avait épargné et qui restait fidèle à sa cause. Mais, depuis trop longtemps, les prétoriens étaient sevrés des joies de Rome ; la cour d'Othon, son frère, ses favoris, étaient trop peu faits à la vie militaire ; les hommes qui s'étaient compromis par le meurtre de Galba étaient trop préoccupés de leur péril personnel ; Othon lui-même, après trente jours de marches et de campements, trouvait la cuirasse bien dure pour sa peau délicate. Il avait d'ailleurs peur des présages, et ce dévot païen, qui faisait en robe de lin des sacrifices à Isis, commençait à désespérer de la faveur des dieux. Il écarta les vieux généraux et leurs conseils ; il les accusa, comme il se fait toujours, d'ambition personnelle ; il livra l'armée à son frère et à son préfet du prétoire, deux généraux du mont Palatin ; et, pour compléter la faute, en même temps que l'on décidait la bataille, on décida qu'Othon, avec ses prétoriens et ses gardes, le nerf de l'armée, demeurerait en arrière, inutile témoin du combat, tardif réparateur de la défaite.

Les deux armées se rencontrèrent donc, entre Crémone et le bourg de Bédriac, combattant pour deux empereurs absents. Othon était à trois ou quatre lieues, à Brixellum (Brescella) ; Vitellius dormait et mangeait sur la Saône. Le dénoûment fut ce qu'il devait être ; l'armée othonienne eut tout au plus la gloire d'une vive attaque, non celle d'une longue résistance. Elle fut rejetée en désordre vers Bédriac, laissant la plaine jonchée de morts (15 avril) ; et, le lendemain, ces soldats, ces Romains, vaincus et vainqueurs, rapprochés par la singulière mobilité de leur nature, par l'indifférence qui était au fond de leurs âmes, réunis sous les mêmes tentes, pleuraient le malheur des guerres civiles, pensaient mutuellement leurs blessés et saluaient l'empire de Vitellius¹.

Le même jour, Othon se décidait au suicide. Sa cause n'était pourtant pas désespérée. Des messagers que les légions de Mésie lui envoyaient d'Aquilée lui disaient d'avoir bon courage et de compter sur elles. Ses prétoriens, nombreux autour de lui, le suppliaient à genoux de ne pas les abandonner. Mais le courtisan néronien, plus fait à l'idée du suicide qu'à celle de la lutte, trouva que c'était assez de cette première partie tentée contre la fortune au jeu hasardeux des révolutions² ;

1. Tac., *Hist.*, II, 41, 45. Plutarque traversa peu après le champ de bataille, et un soldat de cette guerre lui parla des monceaux de corps qu'il y avait vus. *In Othone*.

2. *Experti invicem sumus, ego et fortuna.* Tacit., *H.*, II, 47.

l'empire ne lui semblait pas valoir une partie nouvelle; il trouvait qu'ayant joué pour son propre compte, il était bien maître, quand il lui plaisait, de quitter le jeu. Ce sentiment de paresse égoïste se couvrit aisément de paroles d'humanité et de cette détestation banale des guerres civiles, commode aux gens qui veulent désertier la cause publique. Le soldat qui apporta à Brixellum la nouvelle de la déroute de Bédriac, trouvant des incrédules, ne jugea pouvoir mieux les démentir qu'en se perçant de son épée. Othon, confirmé par cet exemple dans une résolution d'avance arrêtée, déclara qu'il ne voulait plus voir couler pour sa cause, le sang d'hommes aussi braves.

Du reste, son suicide fut calme, bienséant, tel qu'il convenait à un homme que la cour de Néron avait familiarisé avec le spectacle des morts volontaires. Il repoussa affectueusement les instances de ses soldats, engagea ceux qu'on appelait ses amis à le quitter pour aller faire au plus tôt leur paix avec Vitellius, protégea leur départ contre l'irritation des prétoriens, brûla les écrits qui pouvaient les compromettre; écrivit à Statilia Messalina, veuve de Néron, qu'il avait dû épouser, en lui recommandant ses restes et sa mémoire; écrivit aussi quelques paroles de consolation à sa sœur; essuya les larmes de son neveu en lui disant cette parole: « N'oublie pas que tu as eu un oncle empereur et ne te le rappelle pas trop »; distribua enfin ce qu'il avait d'argent comptant à ses

esclaves. Quand vint le soir: « Ajoutons, dit-il, cette nuit encore à notre vie. » Il se retira donc dans sa chambre, laissa les portes ouvertes pour que chacun pût venir lui parler, prit deux poignards dont il essaya la pointe et qu'il mit sous son chevet, puis il s'endormit. Le lendemain (16 avril), à son réveil, il se frappa au dessous de la mamelle gauche. On accourut à ses gémissements, et il expira dans les bras de ses serviteurs.

Telle fut cette mort que l'antiquité a louée presque à l'égal de celle de Caton ¹. Au fond, l'un pas plus que l'autre ne fit acte de patriotisme; quel patriotisme peut-il y avoir dans le suicide? Mais Caton, du moins, combattait depuis quinze ans et combattait pour la république; Othon ne combattait que pour lui-même et ne sut pas combattre plus d'un mois.

1. Sic Cato, dum vixit, sanè vel Cæsare major;
Dum moritur numquid major Othone fuit?

Martial, VI, 32.

Juvénal cependant proteste avec énergie contre ces panégyriques:

« Voici donc le miroir dont se servait l'efféminé Othon, et dans lequel, au moment où il faisait porter le drapeau en avant, il aimait à se contempler revêtu de son armure! Chose digne d'admiration dans nos récentes annales! Un miroir a fait partie du butin de la guerre civile! C'est d'un grand général d'avoir fait assassiner Galba! C'est d'un grand et courageux citoyen d'épiler et de parfumer sa peau, de combattre à Bédriac pour la possession du mobilier impérial, de s'étendre de la mie de pain sur la face, ce que ne faisait ni une Sémiramis commandant, le carquois sur l'épaule, aux peuples d'Assyrie, ni une Cléopâtre fugitive et désolée sur ses galères d'Actium! » *Sat.*, II, 97 et suiv.

Faut-il voir une preuve de la popularité posthume d'Othon dans ce *graffito* (griffonnage sur les murs) de Pompéi, où on lit *Imp. Otho*, et auprès un dauphin? P. Garrucci, IV, 5.

Les funérailles d'Othon se firent à la hâte, mais au milieu des larmes des soldats, qui lui baisaient les mains et le visage. Plusieurs se tuèrent sur son bûcher, d'autres se tuèrent à Bédriac et à Plaisance, par émulation, dit Tacite, d'une si belle mort. Ce siècle ne savait pas combattre, mais savait se tuer, de même qu'il savait se dégrader et ne savait pas obéir.

Dans cette nouvelle lutte, c'était bien l'Italie qui venait d'être vaincue; Rome pliait devant ses propres sujets, l'aigle romaine devant leurs emblèmes barbares. Rome était vaincue, mais malheureusement pas au profit de la liberté du monde. Elle était vaincue au profit de l'anarchie. Avec Galba, avaient triomphé les provinces civilisées et les légions; avec Othon, Rome et les prétoriens avaient repris le dessus pour un moment; avec Vitellius, triomphaient maintenant les auxiliaires, les soldats non romains et une province semi-barbare. Vitellius était l'empereur de l'armée et de la Gaule, mais d'une armée indisciplinée et d'une Gaule à demi germane. Nous allons voir si d'une telle victoire quelque chose de stable pouvait sortir.

CHAPITRE X

VITELLIUS.

(69)

Quand Vitellius règne, il semble que l'histoire doive changer de ton. Le drame est toujours sanglant, mais il s'y mêle quelque chose de hideusement grotesque. La terrible tragédie des guerres civiles devient pour nous une comédie grossière et avinée.

L'Italie cependant pensait peu à rire, et trouvait le spectacle passablement sérieux. Vitellius de sa personne était encore loin, mais qu'eût-on gagné à sa présence? Vitellius présent ou éloigné, l'Italie se sentait appartenir par le droit de la victoire, non pas à lui, mais à son armée. Et cette armée, je l'ai dit, était aux trois quarts étrangère à Rome, à l'Italie, à l'empire, à la civilisation. Elle était pleine de tributaires révoltés et insolents, qui insultaient même les Romains marchant avec eux sous le même drapeau. Cette armée, de plus, comme toutes les armées qui font des empereurs, prétendait ne pas obéir à son empereur. Si Vitellius eût été un général sérieux,